



Cloches et vertiges canariens

Le 16 décembre 1921, Camille Saint-Saëns s'éteignait au terme d'une vie musicale prolifique. Pour son centenaire, Vincent Borel livre une biographie romancée de ce monument de la musique.

Centenaire oblige, les célébrations vont bon train pour évoquer une œuvre dont le grand public ne connaît probablement que «La Danse macabre» ou «Le Carnaval des animaux». Camille Saint-Saëns, ce monument de la musique française, l'était déjà de son vivant, se produisant partout dans le monde, composait à tour de bras, jouait du clavier en virtuose et écrivait de nombreuses critiques musicales élogieuses ou assassines.

Après la mort de sa mère chérie, Saint-Saëns se mit à voyager, beaucoup, en Afrique du Nord, aux Canaries. Aspect moins connu et peut-être moins glorieux d'un homme qui n'aimait pas que les grandes orgues de la Madeleine mais appréciait aussi les petites flûtes, celles en particulier de très jeunes garçons exotiques. Ce qui pouvait passer à l'époque pour une curiosité d'un goût douteux passe un peu moins bien aujourd'hui.

Vincent Borel, critique musical lui-même, organiste et auteur de biographies de Lully et d'un roman sur Wagner, en fait même l'axe secret de la biographie romancée de cet homme, qui ne tressa donc pas que des chants saphiques pour violoncelle mais rendit des grâces et des odelettes à d'autres caprices, découverts sur le tard. On est un peu gêné par l'affection supposée

d'un adolescent pour le vieux monsieur initié à des plaisirs coupables. Pour le reste, nous sommes conquis.

Un homme curieux de tout

Le roman s'ouvre par la présence incognito de Saint-Saëns à Cadix, sous la défroque d'un marchand de vin. Après une ultime dispute avec le directeur de l'opéra de Paris, il a planté là les répétitions d'«Ascenio» et se demande si l'Amérique du Sud est suffisamment loin de Paris. C'est finalement aux Canaries qu'il pose sa valise pour quelques mois, de décembre 1889 à avril 1890, pendant lesquelles toute la presse française et même étrangère, des pages culturelles aux gazettes plus portées sur les faits-divers, supputent, s'interrogent, hypothèquent et s'inquiètent de la disparition soudaine de l'illustrissime. L'homme coule enfin des jours heureux et paisibles à Las Palmas, savoure sa chambre spartiate, la couleur de l'air et les mouvements de la nature.

Vincent Borel s'accorde à son pas souplement, entraîne son lecteur dans cet interlude charmier dans la vie et l'œuvre d'un homme curieux de tout, de botanique, de dessin, d'astronomie, qui depuis

l'âge de dix ans n'arrête pas de produire et de se produire. Sur le plan privé, il est moins heureux, son mariage de raison avec une jeune femme, alors qu'il a quarante ans, et ses deux enfants morts tragiquement en bas âge semblent lui avoir laissé plus d'aigreur que de remords et l'avoir moins affecté que le décès de sa mère de la grippe espagnole.

À son tour, Vincent Borel compose un bien joli caprice aux couleurs chatoyantes, à la musicalité parfaite, sensible et virtuose, qui éclaire sans éventer le mystère d'un homme très public et très privé, tour à tour brillant, caustique mais aussi capable d'émotions esthétiques profondes.

Le romancier épingle des épisodes authentiques particulièrement réjouissants qui sabordent l'anonymat souhaité. Saint-Saëns jubile sous la redingote du marchand de spiritueux lorsqu'on joue ses œuvres dans un salon espagnol et bouillonne quand un chef d'orchestre local massacre la rythmique d'une partition. Pour le plus grand plaisir du lecteur et du mélomane qui écoutera avec ravissement le produit de ce séjour «Les Cloches de Las Palmas» joué par Bertrand Chamoyou.



ROMAN
●●●●○

«Vertige de l'hélice»
Vincent Borel, Sabine Wespieser, 224 p., 19 €.